

Sommaire

Littérature Générale

Iain BANKS : *The Quarry* chroniqué par Pascal J. Thomas 3

Science-Fiction

Ted CHIANG : *La Tour de Babylone* chroniqué par Philippe Paygnard 5

Science-Fiction

Thomas DAY : *Dragon* chroniqué par Philippe Paygnard 6

Science-Fiction

Edmond HAMILTON :
Capitaine Futur : 1- L'empereur de l'espace, 2- A la rescousse
chroniqués par Noé Gaillard 6

Science-Fiction

Emmi ITÄRANTA : *La cité des Méduses* chroniqué par Noé Gaillard 8

Fantastique

Stephen KING : *Le Bazar des mauvais rêves* chroniqué par Philippe Paygnard 8

Science-Fiction

Sylvie LAINÉ : *Fidèle à ton pas balancé* chroniqué par Pascal J. Thomas 10

Science-Fiction

Cixin LIU : *The Three-Body Problem* chroniqué par Pascal J. Thomas 13

Science-Fiction

Ken LIU : *L'Homme qui mit fin à l'Histoire* chroniqué par Philippe Paygnard 16

Fantastique

Henry Lion OLDIE : *La Malédiction* chroniqué par Philippe Paygnard 16

Science-Fiction

Stéphane PRZYBYLSKI : *Club uranium* chroniqué par Eric Vial 17

Science-Fiction

Olivier SILBERZAHN : *Journal d'un nageur de l'ère post-Trump*
chroniqué par Noé Gaillard 19

Essai

Jean VIVIÈS : *Revenir/Devenir - Gulliver ou l'autre voyage*
chroniqué par Eric Vial 20

Fantastique & Science-Fiction

Joëlle WINTREBERT : *Les Enfantômes* chroniqué par Pascal J. Thomas 21

Science-Fiction

Forever, issue 1, revue électronique dirigée par Neil Clarke
chroniquée par Pascal J. Thomas 23

Editorial

Nostalgie du futur (une fois encore)

Elisabeth Gille a dit un jour qu'elle emportait Dickens pour lire en vacances – ou peut-être était-ce un autre classique anglais – parce que c'était quelque chose qu'elle pouvait lire pour le pur plaisir, en sachant que personne ne lui demanderait son jugement. Sans que j'ai jamais atteint son expertise, je me rends compte qu'il est dans ma propre vie peu de moments de vraie détente – certes pas quand je corrige des copies ou essaie de démontrer des théorèmes, et encore moins, évidemment, quand je réponds à du courriel sur les fastidieux détails d'organisation administrative qu'exigent les instances de mon université. Mais même pas quand je lis de la SF, ou un roman occitan, ou que j'écoute un disque¹ – c'est ma faute, assurément, de m'être fourré dans des activités non-lucratives, mais structurées, qui prolongent et contraignent ce qui a commencé comme pure distraction.

Quand j'ouvre une bande dessinée, par contre, pour peu qu'elle soit raisonnablement bien faite, je m'immerge dans quelques quarts d'heure de pur plaisir, le cul dans un fauteuil, de la musique de sauvages pour fond sonore. Personne ne me demandera mon avis, ou n'en tiendra compte. Je referme à l'instant un album qui m'a procuré ce genre de plaisir, *L'Empire de l'Atome*, écrit par Thierry Smolderen et dessiné par Alexandre Clérisse. L'édition que j'ai en main date de 2015, chez Dargaud, mais l'album est paru à l'origine en 2012. Vous voyez que ce n'est pas une nouveauté. Les auteurs y rendent hommage à Franquin, chose attendue en BD franco-belge. Le Maître André apparaît sur deux pages en

1. Aller voir sur <http://www.canalsud.net/?-Les-bebes-dinosaures->, ou écouter sur les 92.2 MHz à Toulouse.

tant que personnage mineur pour un intermède comique à la Gaston Lagaffe ; et le personnage de savant fou, Zelbub, rappelle Zorglub plus que Belzébuth. De façon plus appuyée et originale, ils s'inspirent de Cordwainer Smith. Le protagoniste de l'histoire, Paul, est un décalque évident de Paul Linebarger, partagé entre son métier de conseiller en guerre psychologique, spécialiste de la Chine, et son activité annexe d'écrivain de SF – même si le modèle réel n'a pas eu de fille qui aurait eu 10 ans en 1964. L'intrigue elle-même cite nombre de détails du cycle de l'Instrumentalité, notamment la planète Shayol, sur laquelle se déroulent des scènes cruciales.

Surtout, le Paul de *L'Empire de l'Atome*, qui vit dans les années 1950, est en contact télépathique avec un futur lointain, et soigné par un psychanaliste pour ces hallucinations – exactement comme le patient pseudonymé de la fameuse étude de cas de Robert Lindner², « The Jet-Propelled Couch » (*Harper's Magazine*, décembre 1954), dont beaucoup³ pensent qu'il ne fait qu'un avec notre Cordwainer admiré (c'est poussé par la lecture de la BD que je viens de le découvrir – merci Wikipedia !) Tout cela est astucieusement raconté, et surtout dessiné avec un style assumé, celui des illustrations futuristes des années 1950-1960, qui suivait une courbe parallèle à celle du design de ces années-là, quand voitures, aspirateurs et grille-pains prenaient des allures d'astronefs. Avec un pivot de l'album qui se situe à l'Atomium de Bruxelles au moment de l'exposition universelle de 1958.

Comme souvent, j'ai craqué sur la BD à cause de ses images – et je me rends compte qu'elles me ramènent à un triste

2. Rebaptisé Dr Jensen dans l'album.

3. L'identification, attribuée à Leon Stover, apparaît en 1973 dans *Billion Year Spree* (B. Aldiss) ; pour plus de détails, voir l'article d'Alan C. Elms dans le numéro 165 (mai 2002) de *The New York Review of Science Fiction*, aussi disponible à : <http://www.ulmus.net/ace/csmith/behindjetcouch.html>

constat⁴ : l'amour du futur est devenu une passion profondément passéiste. En SF, comme dans notre société. Autre triste constat, j'ai réussi à transformer un moment de pur plaisir sans considération du lendemain en éditorial de KWS. On n'échappe pas à son destin.

—Pascal J. Thomas

Littérature Générale

Iain BANKS
The Quarry

Little, Brown, 2013, 326 p.,
£ 18.99

Ce roman restera pour tous ses fans le livre que Iain Banks avait déjà écrit à 90% quand fut découvert son cancer foudroyant, et qu'il trouva le courage de terminer — alors que l'intrigue s'articule sur le cancer (moins rapide) du personnage central, en phase terminale. C'est, soyez prévenus, du Iain sans « M », autrement dit du roman réaliste et non que cette SF qu'on M ici, mais ça présente toujours la patte infiniment séduisante de l'auteur.

La narration se déroule pendant les quelques jours où Guy a invité une poignée de camarades d'université pour les revoir, sans doute une dernière fois, dans la maison qu'ils connaissent tous bien — et qui est sur le point d'être détruite pour laisser place à une extension de la carrière qui la borde (d'où le titre).

L'argument du livre ressemble furieusement à celui du film de Kenneth Branagh, *Peter's Friends* (1992) : dans celui-ci, Peter rassemblait ses amis d'études, dix ans après, pour leur annoncer sa mort prochaine (du SIDA ; cela fascinait encore à l'époque) et nous les voyions se rendre compte des changements qui s'étaient produits dans

l'intervalle, et nouer entre eux différentes intrigues secondaires (et gratter la poussière du passé pour en extraire quelques vérités jusque-là dissimulées).

Les amis de Guy, avec qui il a maintenu depuis une vingtaine d'années des contacts intermittents, constituent une sorte d'échantillon de la société britannique : Holly, surnommée Hol, honnête critique de film constamment fauchée, aux solides convictions de gauche ; Pris, assistante sociale sympa à la vie professionnelle et sentimentale toujours instable (son petit ami du moment fera une brève apparition comme pièce rapportée décidément trop peu cultivée pour l'atmosphère du groupe) ; Rob et Ali, couple de cadres aux dents longues qui ne vivent que pour l'argent, travaillent pour la même compagnie, rivalisent professionnellement, et personnalisent le tournant thatchérien ; Hazel, qui n'est connu que sous le surnom de Haze⁵, irresponsable, abonné au chômage et aux petits boulots, et surtout fumeur en permanence défoncé ; et Paul, avocat pour une grande compagnie de media, qui s'engage dans la politique à-gauche-mais-réaliste, bref, un paradigme du blairisme.

Guy (dont ne peut s'empêcher de le voir comme une image de l'auteur) est un tout petit peu plus âgé que son groupe d'amis — eux étaient tous dans le département de cinéma de Bewford University, lui a prolongé ses études en zig-zaguant, comme un « étudiant sans portefeuille » selon le mot de Hol. Il est lui-même de gauche, version cynique et désabusé (ce qui peut être dû à son état de santé autant qu'à la situation du pays). Il a mené une modeste carrière de journaliste en restant sur place, dans sa maison proche de Bewford (ville fictive du Nord de l'Angleterre). Et son domicile, vaste mais mal entretenu, s'est transformé en amoncellement de souvenirs, sous forme de papier ou de bandes magnétiques. Ce qui fournit le *McGuffin* qui pimente l'intrigue du livre : quelque part dans le

4. qui nous renvoie à l'éditorial de KWS n° 40, en septembre 2001.

5. Brume, vapeur — pensez « Purple Haze »...

fouillis (ou, qui sait, dans le vaste jardin) se trouverait une bande vidéo d'un format obsolète, dont le contenu embarrasserait nombre des hôtes du week-end, qui voudraient bien la retrouver (pour la détruire, ou qui sait, pour s'en servir). De façon plus générale, la réunion est comme un puissant caustique qui, en dissolvant les couches superficielles de la vie sociale, révèle les vieilles histoires, les vieilles haines et les faiblesses de chacun.

Rien de tout cela n'est bien novateur, mais nous savons que Banks écrit suffisamment bien pour nous faire aimer n'importe quelle intrigue, et accepter une métaphore aussi transparente que celle de la carrière qui va dévorer la maison de Guy comme le cancer dévore son corps. Un élément supplémentaire, toutefois, donne tout son sel au livre : la personnalité du narrateur. Kit a un peu moins de vingt ans, et est le fils de Guy et d'une mère inconnue — l'histoire que son père raconte est qu'il a trouvé le bébé un jour sur le pas de sa porte, sans être sûr de laquelle de ses amantes de neuf mois auparavant lui avait fait ce cadeau.

Quoiqu'il en soit, Guy a élevé Kit, qui est un parfait *geek* : adolescent en surpoids, calculateur rapide, optimisateur obsessionnel des détails de la vie quotidienne, utilisateur virtuose de l'informatique, il éprouve les plus grandes difficultés à entretenir une conversation sans offenser ses interlocuteurs. Kit a aussi un amour démesuré pour les objets, leur rangement, et même le tri méticuleux des ordures (à recycler ou non). Nous allons suivre toutes les péripéties et toutes ses révélations à travers ses yeux faussement naïfs — car même tourmenté par le mystère de sa filiation, il a de tous les personnages la connaissance la plus intime de Guy et de la maison, et devient vite le point focal des efforts de chacun.

Au cours du livre, Kit va par exemple envisager chacune des trois femmes présentes comme mère ou amante potentielle. Cependant c'est avec Hol qu'il parle le plus ; elle vient régulièrement le voir, et a entrepris de faire son éducation

— par exemple de lui enseigner comment mener une conversation dans le monde réel, en acceptant la nécessité de tout une série de mots et d'expressions dépourvus de sens, mais essentiels pour maintenir une communication cordiale entre les participants. Pour moi, voilà une leçon d'écriture à l'envers : Iain Banks avait analysé au plus haut degré, distillé et stylisé la conversation pour produire dans ses romans des dialogues époustouflants — qu'ils soient comiques, informatifs, ou des combats verbaux. Plus d'une fois, il s'est amusé au *cut up* de dialogues, qui alternent les répliques de conversations simultanées dans une même scène ; au lecteur de s'y retrouver s'il le peut (il en donne d'ailleurs un dernier exemple dans *The Quarry*). En expliquant, par la bouche de Hol, tout ce qu'un dialogue réellement parlé contient au-delà du sens des répliques, il expose l'analyse qui sous-tendait ses opérations de synthèse.

Naturellement, les personnages changent au long du récit, et Kit plus que tout autre, même si Banks est fidèle à son parti-pris d'éviter les événements trop spectaculaires. Le plus remarquable est que Kit n'a pas besoin de se renier pour s'épanouir : au-delà de son bon cœur, ce sont ses talents de *geek*, et en particulier de joueur de HeroSpace (un jeu multi-utilisateur que Banks se garde de décrire en grand détail, mais qui doit ressembler à World of Warcraft), qui lui assurent respect de ses pairs (et même de Hol), et ressources financières.

Ajoutez à tout cela nombre de ces digressions savoureuses dont Banks a le secret, que ce soit sur la politique britannique ou les embouteillages aléatoires, et vous avez un livre fabuleusement lisible. Et avouez-le, avec le pincement au cœur de vous dire que c'est le dernier, peu importe qu'il y ait ou pas quelque chose au fond du livre comme au fond de la carrière, vous ne pourrez vous empêcher de le lire.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Ted CHIANG
La Tour de Babylone
(Stories of Your Life and Others)

Denoël, « Lunes d'Encre », avril
 2006, 352 p., 20 €

Paru en 2002 aux États-Unis et en 2006 en France, *La Tour de Babylone* retrouve toute son actualité avec la récente adaptation cinématographique d'un de ses textes constitutifs : « L'histoire de ta vie ».

Rebaptisé *Premier Contact* (*Arrival* en VO)⁶, le film réalisé par le Canadien Denis Villeneuve est aussi fidèle à la nouvelle dont il s'inspire que peut l'être une production hollywoodienne. Il y a ainsi quelques différences mineures, mais évidentes, à commencer par le prénom de Donnelly le physicien devenu Ian dans le film au lieu de Gary dans la nouvelle.

On retrouve cependant, sur grand écran, le thème principal du texte d'origine, ce premier contact avec une civilisation extraterrestre, les mystérieux heptapodes, qui est abordé par le biais du langage forcément étranger de ces visiteurs. À cette rencontre du troisième type s'ajoute, dans le long-métrage, les flashs que connaît Louise Banks, experte en linguistique comparée, personnage principal du film qui est également la narratrice de la nouvelle. Alors que le réalisateur joue avec la nature de ces fulgurances laissant penser qu'il peut s'agir de souvenirs oubliés comme de prémonitions incompréhensibles, le nouvelliste fait œuvre de beaucoup plus de

subtilité et intègre totalement les « souvenirs » de Louise à son récit.

Bien évidemment, le texte conserve une profondeur et une intensité que la mise en images ne parvient pas à éclipser. Plus d'un exégète a mis en avant l'influence de l'hypothèse de Sapir-Whorf sur la nouvelle de Ted Chiang. Cette thèse, développée par les anthropologues américains Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf, soutient que la perception du monde dépend du langage. C'est ainsi qu'en décryptant la langue des mystérieux visiteurs extraterrestres, Louise Banks acquière tout naturellement la capacité de voir l'ensemble de sa vie hors de toute linéarité.

Simplifiant sensiblement le propos du nouvelliste, le film de Villeneuve a le bon goût de respecter l'esprit du texte d'origine, même s'il n'en suit pas la lettre. Il propose une explication à la venue des heptapodes sur Terre qui n'existe pas dans la nouvelle. Il ajoute également une dimension internationale, notamment à travers le personnage du général Shang, chef belliqueux des armées chinoises. La force du long-métrage est d'offrir une histoire rythmée et prenante, non linéaire comme « L'histoire de ta vie », avec des effets spéciaux convaincants qui participent à la narration sans la phagocyter pour autant. Les sémagrammes de la nouvelle sont ainsi agréablement traduits à l'écran par des cercles d'encre flottant sur un mur de verre.

Œuvres forcément différentes, la nouvelle et son adaptation se révèlent presque complémentaires. La vision du film donne envie de découvrir le texte original de Ted Chiang, et, malgré les quelques différences existant entre les deux supports, la lecture de « L'histoire de ta vie » apporte des éléments de compréhension supplémentaires au long-métrage.

Récompensée par le prix Theodore Sturgeon en 1999 et par le prix Nebula en 2000, « L'histoire de ta vie » est certainement l'une des meilleures

6. *Premier Contact* est un film de Denis Villeneuve, sur un scénario d'Eric Heisserer, interprété par Amy Adams (Louise Banks), Jeremy Renner (Ian Donnelly), Forest Whitaker (le colonel Weber) et Tzi Ma (le général Shang), sorti le 7 décembre 2016 en France. Le langage extraterrestre a été conçu par l'artiste montréalaise Martine Bertrand.

nouvelles de *La Tour de Babylone*. « Soixante-douze lettres », « L'enfer, quand Dieu n'est pas présent » et les cinq autres textes proposés n'en restent pas moins dignes du plus grand intérêt comme cela a été mis en évidence dans une précédente chronique de cet ouvrage⁷. Leur lecture terminée, on ne peut que regretter que la production littéraire de cet auteur exigeant et trop rare qu'est Ted Chiang ne soit pas plus abondante.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Thomas DAY
Dragon

Le Béliat', collection « Une Heure lumière » n° 1, janvier 2016, 160 p., 8,90 euros.

À deux pas d'aujourd'hui, dans un futur proche où le dérèglement climatique se fait de plus en plus sentir, Bangkok a changé de visage et de régime politique. Le lieutenant Tannhäuser Ruedpokanon, de la police touristique, traque un tueur qui s'attaque à tous ceux qui abusent des enfants. L'assassin a déjà déclenché une fusillade mortelle dans un bordel ne laissant pour seuls témoins que des gamins en état de choc, plusieurs cadavres, dont celui d'un touriste français, et des cartes de visite où est imprimé un dragon tribal. C'est l'unique piste dont dispose Ruedpokanon qui n'est pas le meilleur flic du monde, mais celui qui connaît le mieux les rues mal famées de la capitale thaïlandaise.

Dragon inaugure la collection « Une Heure lumière » des éditions Le Béliat'. C'est sous ce label que paraissent désormais tous ces textes trop courts pour être qualifiés de romans et trop longs pour s'appeler nouvelles. C'est pratiquement un auteur maison, Thomas Day, qui ouvre le bal avec cette histoire de tueur en série.

7. KWS n° 78 d'août 2016.

Au-delà de l'aspect enquête criminelle située dans un futur proche, *Dragon*, comme tout bon récit de science-fiction, interroge sur le monde d'aujourd'hui. Ainsi, le Bangkok de *Dragon* est gangrené par l'argent facile et le pouvoir corrompu, et malgré les intentions affichées, la ville reste une capitale du sexe tarifé et de la prostitution infantile.

La plume de Thomas Day est toujours aussi acérée et certaines exécutions de pédophiles décrites de façon quasi chirurgicale (cf. la mort de Sophon Mongkolpisit) peuvent mettre le lecteur mal à l'aise. Le *Dragon* y apparaît comme un assassin sanguinaire, mais c'est un monstre qui combat le mal par le mal pour libérer les jeunes victimes innocentes de ces trafics indignes.

Dragon est un petit roman intense qui prend aux tripes par son thème, tout autant que par le style brutal, mais redoutablement efficace de son auteur.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Edmond HAMILTON
Capitaine Futur-1 :
L'empereur de
l'espace

(Captain Future and the Space Emperor)

Capitaine Futur-2 :
A la rescousse

(Calling Captain Future)

Le Béliat', « Pulps », mars 2017, resp. 203 p., 14,90 € & 232 p., 15,90 €

La couverture fort réussie de ce premier titre de la série « Capitaine Futur » devrait vous donner une idée du contenu... Mais vous connaissez sans

doute ce Capitaine sous son autre nom, du temps où il figurait en dessin animé au programme des après-midis des mercredis de votre enfance : « Capitaine Flam ». En bon lecteur curieux, j'ai pris la peine d'aller voir la date de copyright de l'édition originale : 1940. Surprise, je n'étais pas né. Que vient donc faire une telle vieillerie dans notre XXIème ? Et bien rassurez-vous elle est à sa place d'une part dans la collection « Pulps » (pour traduire la mauvaise qualité du papier sur lequel ces histoires étaient publiées) et — malgré toute votre science de lecteur de SF qui sait comment s'achèvent les histoires — d'autre part dans votre bibliothèque à côté des autres Hamilton (Denoël et Folio). Il s'agit de l'aventure d'un « super » héros, non solitaire. Aventure pleine de rebondissements qui vous interdisent de lâcher le livre. Si vous voulez comparer, pensez à Bob Morane, à Pierre Dac et Francis Blanche, ou à un héros qui serait entre Tintin et Spirou. Capitaine Futur est le fils d'un savant exceptionnel tué par un méchant-CHANMÉ et qui a décidé de combattre tous les méchants qu'on lui désignera. Il est accompagné, secondé par trois « créatures » : Otto qui peut se transformer à volonté, Grag un robot métallique, et Simon le cerveau en boîte. Dans ce premier épisode on trouve les classiques du genre : la jeune héroïne qu'il faut sauver des griffes des méchants et pour qui le héros éprouvera un penchant certain (elle s'appelle Joan Randall), la planète colonisée (Jupiter) ses indigènes (verts), ses mines de métal radioactif, sa faune menaçante, sa civilisation antique et ceux qui veulent l'exploiter au mieux de leurs intérêts... C'est dense, et le confort de lecture est à mon avis garanti par le plaisir manifeste du traducteur. Ah ! l'usage de jolis mots comme « ruffian » ou « olivâtres » !

Ne croyez surtout pas, ayant lu le premier volume de cette série, les avoir tous lus. Peut-être préférerez-vous cette couverture à l'autre. Je le concède, cette histoire est bâtie comme la précédente...

Et j'avoue attendre un troisième épisode avec impatience pour traquer les variantes, mais ce qui nourrit les épisodes est différent. Et l'humour — très second degré — de ces récits transparait mieux. On imagine facilement Curt Newton — le Capitaine Futur — rencontrer avant Stanley le fameux Dr Livingstone et le saluer de la même façon, je présume. Cette fois le Cerveau (Simon Wright), Grag le robot, et Otto l'androïde vont devoir aider le géant roux à combattre l'infâme Dr Zarro. On notera pour les nostalgiques des versions télévisuelles que cette aventure apparaît plus tard dans la série. Ce méchant veut comme les autres s'emparer du pouvoir. Il prétend être le seul capable de mettre fin à la menace que représente une sorte de trou-noir-avale-tout qui s'approche du système solaire. Joan Randall est là aussi, et pour la tirer des mains des méchants Curt doit batailler ferme d'autant plus qu'elle adopte quand il ne faudrait pas un comportement dit « féminin », rassurez-vous elle se rattrape. Bien sûr en bon amateur de SF rien ne vous surprendra... mais vous ne devez pas oublier que ce que vous lisez date de la fin de la première moitié du XXème siècle. On peut donc considérer que le passage qui amène le Capitaine Futur dans la mer des Sargasses cosmique est une première et non une copie. Je parlais d'humour et je voudrais noter à ce propos que le Capitaine Futur est bien souvent appelé aussi « Le sorcier de la science », n'est-ce pas une belle manière d'auto-dérision pour de la Science-Fiction ? Ses aides sont baptisés Les Futuristes et ils n'ont c'est évident rien à voir avec Marinetti et ses amis. En complément de lecture, je ne saurais trop vous recommander d'aller voir au rayon BD de votre bibliothèque si vous disposez de quelques albums signés Christin et Mézières, les créateurs de Valérian et Laureline...

Je suis allé — par curiosité — revoir un épisode de la série TV et je le regrette un peu. Mais j'ai pu constater combien la technologie — farandole de boutons

clignotants et d'ordres pour faire fonctionner les appareils — était importante, et pourtant absente des romans. Hamilton donne à imaginer les monstres que le héros combat, la série les montre ce qui les réduit à de simples images... Donner à lire semble plus important que donner à voir.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Emmi ITÄRANTA
La cité des Méduses
(Kudottujen kujien kaupunki)

Presses de la Cité, janvier 2017,
346 p., 20 €

Peut-être que si le premier roman d'Emmi Itäranta — *La fille de l'eau*, même éditeur — n'avait pas été finaliste de deux prix littéraires (Arthur C. Clarke et P. K. Dick) nous n'en aurions jamais entendu parler... Trouver un bon traducteur littéraire du finnois ne doit pas être chose facile⁸. Un paragraphe en quatrième de couverture associe l'auteure à Kazuo Ishiguro et à Margaret Atwood. J'ajouterai pour ma part trois autres auteures Ursula K. Le Guin, Ann McCaffrey et Danièle Martinigol. Mais vous savez combien cet exercice est subjectif.

Nous sommes dans une île, dirigée par un Conseil qui considère que le rêve est dangereux et isole ceux qui rêvent. La raison exacte de cette dangerosité n'est, cela va de soi, jamais clairement énoncée. C'est simplement un fait acquis d'autant plus que l'héroïne rêve et l'auteure s'économise les explications. La population de l'île est régulièrement tatouée. Cette opération étant censée prévenir le retour des rêves. Les lecteurs ayant quelques notions d'histoire contemporaine se souviendront sans

8. Le présent ouvrage a été traduit par Martin Carayol.

doute d'autres tatouages de sinistre mémoire. Éliana est Tisseuse au palais des Toiles et elle rêve. Un jour on découvre le corps d'une jeune femme qui porte tatoué à l'encre invisible — visible sous une certaine lumière — le même prénom. On lui a coupé la langue. Éliana va découvrir le sort réservé aux rêveurs et ce qui menace l'île.

Comment ? Vous ne voyez pas le rapport avec les méduses... C'est vrai ! Il n'est guère question de méduse dans ce que je vous ai raconté. Cela tient au fait que l'on découvre tardivement dans le roman qu'il y a deux types de méduses... Celles qui soignent élevées par les Tisseuses et les sauvages qui fournissent l'encre du tatouage.

Je ne vous en dirai pas plus. A vous faire les liaisons. Et au moins de réfléchir à l'idée de domestication, des méduses et des hommes. Ou à celle de rébellion involontaire, rêveuses et méduses sauvages.

La traduction est agréable à lire. Et ce roman offre un bon temps de lecture même si parfois on peut avoir l'impression de lire un *juvenile* — pas seulement à cause de l'encre invisible ; avec du jus de citron si ma mémoire est bonne...

—Noé Gaillard

Fantastique, etc

Stephen KING
Le Bazar des mauvais rêves
(The Bazaar of Bad Dreams)

Albin Michel, octobre 2016,
603 p., 23,90 €

Ce n'est un secret pour personne, Stephen King est un auteur qui apprécie les longues distances et dont les fidèles lecteurs aiment à se laisser porter au gré de ses romans-fleuves. S'il est parfois moins convaincant sur le format court de

la nouvelle, c'est essentiellement parce qu'il n'a pas le temps d'y développer tout à la fois des personnages excessivement humains, comme dans ses romans, et un sujet original. Ce préambule confirme que *Le Bazar des mauvais rêves*, qu'il ne faut pas confondre avec le roman *Bazaar* (Albin Michel, 1992), est un nouveau recueil de nouvelles du maître incontesté de l'horreur. Ce sont pas moins de vingt textes, dont certains ont déjà fait l'objet d'une publication, mais d'autres sont totalement inédits, qui sont proposés ici. Cerise sur le gâteau pour les amateurs du romancier du Maine, chaque récit est précédé par une présentation. Ces introductions écrites par Stephen King font penser aux commentaires audio de certains films où les acteurs, réalisateurs et techniciens livrent souvenirs et secrets de fabrication. Si certaines sont anecdotiques, d'autres permettent de mieux appréhender le pourquoi et le comment de la naissance de ces nouvelles.

« Mile 81 » ouvre en beauté ce *Bazar des mauvais rêves* car c'est un texte où Stephen King fait du Stephen King avec une évidente jubilation. On retrouve dans cette nouvelle quelques-uns des personnages et thèmes préférés du romancier. Pete, Rachel et Blackie font ainsi penser aux enfants-héros du Club des paumés de Ça (Albin Michel, 1988). Le break boueux qui se gare près de la station-service du Mile 81 est aussi mortel que *Christine* (Albin Michel, 1984), même si son origine renvoie plutôt aux *Tommyknockers* (Albin Michel, 1989). Et il ne faut pas oublier ce petit clin d'œil à son fils, Joe Hill, à travers la BD *Locke & Key* qui traîne au fond de la sacoche de Pete, avec quelques Oreo Double Épaisseur et une loupe Richforth.

Le Bazar des mauvais rêves est un joyeux fourre-tout où l'on trouve longues nouvelles et courts récits, prose et poésie, abordant des thèmes empruntés au quotidien (vieillesse, Alzheimer, fait divers), mais également au fantastique et à la science-fiction (clairvoyance, paradoxe temporel, fin du monde). Le seul

point commun à tous ces textes est bien évidemment la signature de l'auteur, Stephen King. Mais, au-delà de ce paraphe remarquable, on retrouve dans chacune de ces histoires le même soin apporté à la création de personnages éminemment humains qu'il s'agisse du gamin de « Mile 81 » ou du shérif de « Une mort ».

On croise également quelques figures aisément reconnaissables de l'univers kingien avec le petit professeur qui espère écrire le livre de sa vie que l'on aperçoit dans « Morale » ou cet autre enseignant qui, un peu comme le Jake Epping de *22/11/63* (Albin Michel, 2013), tente de modifier la trame temporelle dans « Ur ».

L'un des textes les plus forts de ce recueil est très certainement « Le petit dieu vert de l'agonie », récit cathartique où Stephen King livre une réflexion sur la douleur qu'il a bien connue après son accident survenu en 1999. Cette nouvelle rivalise avec « Le tonnerre en été », une chronique intimiste d'une fin du monde à trois personnages, deux hommes et un chien, que l'on pourrait situer dans la droite ligne du roman *Dernier rivage* (Stock, 1958) de l'auteur britannique Nevil Shute.

Ce *Bazar des mauvais rêves* porte bien son nom car, pour la partie « mauvais rêves » du titre, plus d'une histoire proposée ici peut entraîner insomnie ou cauchemar. Le « bazar » est aussi présent avec des nouvelles inégales en taille et en intensité, mais où chacun peut trouver son bonheur et découvrir le petit bijou caché (ou pas) au fin fond du Bazar.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Sylvie LAINÉ
***Fidèle à ton pas
balancé***

ActuSF, « Les 3 Souhais »,
novembre 2016, 486 p., 20 €

Sylvie Lainé se rappelait régulièrement à notre bon souvenir à coups de petits recueils chez ActuSF⁹. Cette fois-ci elle frappe un grand coup avec cette presque-intégrale qui les remplace. On ne regrettera guère que les illustrations en quadrichromie de Gilles Francescano qui habillaient les quatre volumes précédemment parus (certaines sont reprises ici en noir et blanc).

Évacuons l'angle grossièrement matériel. Les quatre recueils des nouvelles de l'auteur parus précédemment en poche chez ActuSF, repris ici dans leur intégralité, représentent 19 des 26 textes de l'ouvrage. Les « nouveaux », exclus des regroupements thématiques des ouvrages précédents, ou parus plus récemment en revue, anthologie ou supports plus surprenants, sont donc au nombre de 7 : « Mélomania », « Sirius m'était conté », « Le printemps des papillons », « Le Karma du Chat », « Temps, bulles et patchouli », « Toi que j'ai bue en quatre fois », et « Petits arrangements intergalactiques (verso) ». Seul ce dernier, fruit d'une collaboration avec une classe de collégiens, est inédit. Ce ne sera pas faire injure à leur créatrice que de noter qu'aucun de ces nouveaux venus n'est un texte majeur ; ils sont souvent humoristiques ou un peu décalés, et plus courts que la moyenne. Que certains se haussent au rang de préférés de tel ou tel

9. *Le Miroir aux éperluettes*, oct. 2007, chroniqué dans KWS 59, janvier 2008 et KWS 60, juillet 2008 ; *Espaces insécables*, oct. 2008, chroniqué dans KWS 62-63, juillet 2009 ; *Marouflages*, oct. 2009, chroniqué dans KWS 64, novembre 2009 ; et *L'Opéra de Shaya*, avril 2014, chroniqué dans KWS 74, septembre 2014.

lecteur n'aurait rien d'impossible ; ainsi « Toi que j'ai bue en quatre fois » révèle, à mon sens, de nouvelles subtilités à chaque lecture. Jusqu'à la quatrième fois, peut-être.

On se dira qu'on a lu l'essentiel de ces textes, et pourquoi donc un nouveau recueil ? Et pourtant l'expérience est nouvelle. Grâce aux introductions de chaque texte, grâce surtout aux liens que l'ordonnement met au jour au sein de l'œuvre de Lainé.

Organisé en sept parties, le livre est présenté comme un voyage : on part de la Terre et de notre présent, et on s'en éloigne de plus en plus, avant de revenir pour le dernier volet, titré « Reprendre depuis le début... et tout recommencer ».

Je ne suis pas forcément convaincu de la pertinence de cette présentation. Mais elle a l'immense mérite de briser l'ordre chronologique, et de mettre en évidence des persistances de thèmes et d'attitudes. Exemple, dès le début : « Question de mode » (1985) et « Le prix du billet » (2007). Dans le premier, Malia, pour changer de style, s'enlaidit (cheveux coupés, dents noires), et s'en va à une fête costumée où elle rencontre son petit ami Alain, pareillement accoutré. Et là il lui explique que c'est une façon d'accueillir les extra-terrestres déjà parmi nous, et d'ailleurs la fille étrange à côté de lui qui intriguait Malia... Dans le deuxième, Héra, qui est prête à s'intégrer à une secte par amour pour Peter, rencontre par hasard Yata, qui va la faire changer d'avis. Ce n'est ni la même rencontre ni le même dénouement (heureusement !), mais on retrouve dans les deux la nécessité pour un adolescent de découvrir sa propre personnalité, et une sorte d'avertissement sur les pouvoirs hypnotiques de l'amour.

On pourra m'objecter que la relation amoureuse est de toute façon au cœur d'une majorité des récits du recueil. Nous y reviendrons. On pourra aussi avoir une autre lecture de ces deux textes. Je prétends qu'elle dépendra, aussi, de quels textes ils côtoieront.

La première partie se poursuit avec trois de ces textes non-recueillis que je vois comme plus légers : « Mélo-mania » (2015), « Sirius m'était conté » (2009), « Le printemps des papillons » (2015). Ici aussi pourtant une ambiance se dégage, qui se retrouve dans d'autres textes eux aussi relativement récents, « Un Rêve d'herbe » (2007) et « Le Karma du chat » (2015) : les corps sont reconstruits, ou à l'inverse la vie s'immisce dans les constructions mécaniques. Avec des contrastes : si « Le Karma... » est joueur et cruel, « Un Rêve... », bref mais profond, est bâti d'un récit fantastique, avec sa protagoniste qui sombre progressivement dans l'étrange. Mais la nouvelle détourne la forme en une phrase. « Petits arrangements intergalactiques » (2012) peut être rattaché à cette veine, et la suite inédite que lui ont donnée les collégiens lui donne un sens nouveau, l'idée qu'il vaut mieux, pour un peuple vulnérable, cacher son intelligence pour vivre tranquille...

D'autres thèmes s'imposent par leur retour au fil du volume, corollaire de l'accumulation. Comme Lainé le rappelle, dans sa (brève) préface, l'écriture n'est pas son activité principale, et *Fidèle...* représente une presque intégrale de trente années d'écriture. Nous n'avions donc pas eu l'occasion de lire autant de ses textes à la suite. Dans ce recueil fait de « nouvelles (...) que j'avais envie d'écrire parce qu'elle[s] ne ressemblerai[en]t à rien de ce que j'avais déjà écrit » (p. 11), un des thèmes récurrents est précisément celui de la nécessité du changement, du renouvellement. Ce désir de changement propulse les deux textes du début, il est en arrière-plan dans « Subversion 2.0 » (2008), il est aussi la motivation des voyages de So-Ann, la protagoniste de « L'Opéra de Shaya » ; et, autre paradoxe de cette constance dans la variation, il devient institutionnel dans les sociétés décrites dans « Le Passe-Plaisir » (1995) et « Carte Blanche » (1986). La violence a disparu de la première, et tout citoyen reçoit une fois par mois un *passé-plaisir*

différent, qui réoriente ses goûts, et sans doute sa personnalité. Voyageur du passé arrivé par irruption, Vincent a dès son arrivée un coup de foudre pour Carine, et ne supporte pas le changement qui se profile chez elle. Ils trouveront une solution qui évoque le *reboot*, ultime recours de l'utilisateur informatique. « Carte Blanche » est situé sur une arche interstellaire. Chacun y reçoit tous les quelques jours (à intervalles irréguliers) un jeu de cartes avec des instructions sur sa vie professionnelle et personnelle. But : ne pas laisser la société s'encroûter. Analogue physique, le paysage interne est régulièrement réorganisé. Mais toute utopie est suspecte. Pourquoi, dans cette société vouée à la variabilité, chacun suit-il aveuglément les instructions ? Pourquoi d'ailleurs cette arche qui vogue-t-elle en boucle, refusant tout terme à son voyage et tout débarquement de candidats à l'installation planétaire ?

Chaque lecteur réinterprète un texte, et ma propre réticence au changement explique sans doute l'impact que ces récits ont sur moi. Fait objectif, toutefois : « Carte Blanche » ouvre la partie centrale du voyage en boucle du recueil (« 4 : Hissons la voile »), l'apogée de l'orbite tracée par les 26 nouvelles, qui est complétée par deux textes majeurs, « Le Chemin de la Rencontre » (1985) et « L'Opéra de Shaya » (2014). Ici le changement est forcé par le métissage — et l'amour nouveau avec des êtres étrangers est plus important que le fruit de l'union. Dans le texte de 1985, Serge et Lorrie sont deux passagers de l'Arche, en bref séjour sur la planète des Bats. Ces derniers portent sur leur tête (parfois) des Spiriens, sortes de méduses intelligentes qui communiquent par les odeurs, et on se doute qu'une symbiose reproductive est à l'œuvre. Et qu'elle ne sera pas sans effets sur les humains. Cela ne fera pas que des heureux. Le drame vire à la tragédie dans le texte de 2014, que j'imagine que les lecteurs de KWS connaissent tous. Disons seulement que So-Ann, seule hôte humaine d'une planète peuplée d'une race

génétiquement versatile, tombe amoureuse d'un indigène qui a pris des traits humains par mimétisme, et se rend compte que le rituel de don de gènes ressemble un peu trop à la communion chrétienne...

Ai-je déjà dit combien j'apprécie de lire un recueil entier d'un auteur francophone qui relève d'une SF sans teinte de *fantasy* ou de fantastique ? Il n'est ni mal ni interdit de mélanger les genres, ou d'en pratiquer plusieurs (quoique je voie avec moins d'indulgence ceux qui le font sans s'en rendre compte). Mes goûts sont cependant ce qu'ils sont, vous le savez. Voici donc un autre thème récurrent, qui relève des stratégies narratives propres à la science fiction, l'objectification et la littéralisation : traiter les émotions comme manipulables par la technologie, d'une façon ou d'une autre. C'est l'argument central de « Grenade au bord du ciel » (2013), avec son astéroïde truffé d'émotions en conserve. C'est une mention en passant dans « Un signe de Setty » (2002), quand Franck dit : « je peux l'incarner. Il suffit de générer les émotions associées au texte ». C'est un élément majeur dans « Définissez : priorités » (2000), où tout le personnel d'une station spatiale en orbite autour de Neptune consacrée à l'écoute de signaux extra-terrestres est télépathe et doit faire très attention à ne pas éprouver d'émotions intenses, qui seraient très douloureuses pour leurs compagnons. C'est aussi le sujet de « Thérapie Douce » (1985), dont la protagoniste est manipulée par un cocktail médicamenteux qui modifie du tout au tout son regard sur la même personne. Nous n'avons certes pas fini d'essayer de comprendre nos émotions, et je n'ai pas fini d'essayer de comprendre ces nouvelles — et je n'irais pas prétendre que les émotions sont absentes des autres : difficile d'imaginer un texte de fiction qui n'en use pas d'une manière ou d'une autre.

En fait d'émotions, il me semble (incriminez, si vous le souhaitez, le regard du critique) que l'émotion amoureuse est

la plus présente tout au long du livre. Ou pour mieux dire, une vaste gamme de variations sur les relations sentimentales entre femme et homme (pour différentes valeurs de ces deux variables : les dauphins et les intelligences artificielles comptent aussi). Le désir, fou, sensuel, et décortiqué, dans « Toi que j'ai bue en quatre fois » ; l'amour lointain et le besoin de s'en rapprocher dans « Définissez : priorités » ; la douleur d'une relation déséquilibrée dans « Les Yeux d'Elsa » ; le plongeon de la découverte d'un partenaire nouveau dans « Carte Blanche », « Le Chemin de la Rencontre », « Un signe de Setty », « Un amour de Sable » et tant d'autres... Si j'étais de mauvaise foi, et après tout c'est un exercice que je ne crains pas, j'ajouterais même au chapelet les deux textes sur la cécité (que vous reconnaîtrez les yeux fermés), au motif que l'amour est aveugle.

Le recueil se clôt sur un retour au début qui est surtout une trilogie de l'amour : « Les Yeux d'Elsa » (2005), « La Bulle d'Euze » (2002), et « Fidèle à ton pas balancé » (2009). Je parlerais de bouquet final, si l'amour chez Lainé était placé sous le signe du feu. Mais il l'est plutôt sous celui de l'eau, alors parlons de geyser. Liquide, comme dans la « Bulle... », miniature qui éclate comme son titre dès qu'elle a atteint son point décisif. Comme sous la douche de l'éléphant dans « Fidèle à ton pas balancé », un arc narratif qui déçoit tant il échappe à toute prédictibilité. Mais surtout comme la mer où vit la dauphine Elsa.

Si tout au long de cette intégrale, l'écriture donne une sensation de vie, d'immédiateté du ressenti, il faut se risquer à choisir quelques grandes claques qui structurent et illuminent le reste (sans le récapituler). Pour moi, ce serait, sans surprise, « L'Opéra de Shaya », « Un signe de Setty » et « Les Yeux d'Elsa ».

Dans le futur de « ...Setty », chacun peut se construire un "p'tit monde" grâce à la simulation informatique. Léa veut pimenter le sien d'une personnalité

virtuelle construit à partir de signaux extra-terrestres récemment reçus. Son ami Franck l'imite. Mais alors qu'elle choisit de donner à « Setty » (SETI) l'aspect d'un homme dont elle puisse tomber amoureux (et ça marche sans doute mieux que ce qu'elle espérait), lui en fait une Gorgone asexuée et terrifiante, et dont il choisit d'effacer les souvenirs après chaque session. De façon intéressante, la couleur est un marqueur, Setty ne voit qu'en noir et blanc parce qu'il vient des profondeurs... d'un océan extra-terrestre, ou de notre cerveau ? Léa part pour une virtuelle virée en voilier avec Setty, jusqu'à s'enfoncer avec lui dans les flots pour découvrir ce qu'il peut lui montrer de son propre monde.

Il n'est pas étonnant que ce texte ait remporté un Prix Rosny aîné: il cristallise une bonne partie des tropes de la SF française, avec notamment ce motif fort bien théorisé par Patrice Duvic de l'enfoncement volontaire dans le monde du rêve, le monde de la mort, rendu ici par le motif de la plongée, de la noyade — j'ai dit que l'amour pour Lainé est d'eau plus que de feu, mais cette noyade volontaire est présente dans foule de contes traditionnels, qu'ils soient occitans, celtiques ou asiatiques. Et dans *Le Syndrome du Scaphandrier* de Stéphane Brussolo, par exemple. Il est admirable en tout état de cause qu'en aussi peu de pages se trament les deux histoires virtuelles qui reflètent les caractères opposés (aventureux/craintif) des deux personnages principaux, et que ces univers fabriqués aient autant de grain, de lumière et de réalité apparente — ici l'écrivaine met en scène des personnages qui usurpent son rôle de créatrice, créer l'illusion des détails dans un univers imaginaire.

Elsa est une dauphine. Elle ne craint pas la plongée, mais la noyade est pour elle une menace terrible, redoublée par les filets des pêcheurs. Elsa est de ces dauphins que les humains ont génétiquement améliorés, puis laissé partir dans l'océan. Mais ils ont besoin

d'eux sur les chantiers navals, et des gens comme Charlie sont payés pour chaque dauphin qu'il ramènent, en général des individus blessés (souvent par eux) qu'ils soignent en échange d'un contrat de travail. Mais les cétacés ne savent pas qu'on leur donnera sur le chantier une drogue qui les maintiendra en esclavage. Elsa, toutefois, est plus intelligente que les autres, ce qui aggrave peut-être son sort, et en tout cas la rend beaucoup plus malheureuse. Charlie, qui est un salaud, mais pas seulement, abuse d'elle, puis en tombe amoureux. Mais pas autant qu'elle de lui. Et il ne revient la voir que lors de ses rares journées de liberté au chantier, et n'écoute pas ses remontrances, rabaisant sans cesse son point de vue — on sent une expérience vécue qui ne se limite pas à la gent delphine. Nonobstant drogue et dépendance, Elsa ne connaîtra de liberté que dans les flots. On a le droit de pleurer, et rares sont les textes qui savent libérer des larmes aussi salées.

Sous quelque forme que ce soit, je ne saurais que vous recommander de vous confronter à l'œuvre de Lainé.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Cixin LIU
The Three-Body Problem
(三体)

Head of Zeus, 2016, 434 p.,
 £ 8.99

Première édition en chinois 2006,
 première édition en anglais, Tor Books,
 2014

Il m'a fallu toute l'énergie que je mets à ne pas me tenir au courant de l'actualité de la SF (et elle suffirait à alimenter les entreprises et les domiciles d'une ville de moyenne importance) pour éviter jusqu'ici de lire *The Three-Body Problem*,

roman qui nous arrive précédé d'un *buzz* majeur : premier roman de SF chinois à être traduit avec une telle diffusion, prix Hugo 2015 — le premier roman traduit¹⁰ à se voir décerné cet honneur, et jusqu'à une mention élogieuse dans un des derniers entretiens accordés par Barack Obama avant de quitter la présidence des Etats-Unis, dans lequel il parlait non de politique, mais des ouvrages qu'il lit. Par surcroît, le mathématicien que je suis n'a pas besoin de travailler sur les systèmes dynamiques pour dresser l'oreille à l'évocation du Problème des Trois Corps, qui poussa Henri Poincaré à élaborer une série de concepts toujours incontournables aujourd'hui.

Le roman se déroule sur deux époques : celle la révolution culturelle, et un futur très proche indéterminé. Pendant la Révolution Culturelle, Ye Wenjie voit son père, astrophysicien, assassiné par les Gardes Rouges. Elle-même diplômée en astrophysique, elle est exilée dans un camp de travail, puis enrôlée dans une base militaire secrète, la station Red Coast. Mission : écouter l'espace et essayer de détecter des signaux extra-terrestres. Avec, on s'en doute, un surprenant succès, que nous ne découvrirons que progressivement. Dans le même temps, elle se marie, a un enfant sur place, et finit par s'accoutumer à ce pays pauvre, isolé et sauvage, riche d'une nature qui est petit à petit ravagée par les grands travaux ordonnés par le Parti.

Dans le présent des protagonistes, qui est notre futur proche, Ye Wenjie a vieilli et est revenue à Pékin. Mais nous suivons les pas de Wang Miao, un scientifique beaucoup plus jeune qui travaille sur les nanomatériaux. Wang est contacté par la police, qui voudrait qu'il infiltre pour eux un groupe de savants critiques qui s'appelle « Frontiers of Science », et semble lié à une curieuse épidémie de suicides parmi des physiciens de renom. Dernier cas en date : Yang Dong, la séduisante fille de Ye Wenjie. Wang

commence à se renseigner, à rencontrer des gens (dont Ye), et se trouve ciblé par un extraordinaire chantage : des messages qui s'incrument dans les photos qu'il prend lui intimant de cesser son travail sur les nano-matériaux, avec un sinistre compte à rebours. Averti par un coup de téléphone anonyme, il peut même se trouver dans un observatoire d'astrophysique au moment où *l'univers entier* — plus précisément le bruit de fond de l'univers à la fréquence des micro-ondes — semble clignoter à son intention.

Il y a plus important : lors d'une visite chez un membre important de Frontiers of Science, la physicienne Shen Yufei, Wang repère l'adresse d'un jeu vidéo en immersion appelé *3body*. Il se connecte, et se retrouve dans un monde déroutant auquel il retournera pendant une bonne partie du roman, un monde où la durée des jours et des nuits est totalement imprévisible, ce qui occasionne la destruction de toute vie soit par le feu, soit par le froid. Mais l'évolution a permis aux êtres vivants du lieu — qui pour les besoins du jeu prennent l'aspect d'humains des siècles passés — de se déshydrater en vue d'une future résurrection. Ce sont donc non des époques, mais des civilisations entières qui meurent et naissent dans l'univers du jeu, et Wang Miao suit leur lente évolution, en endossant la personnalité de divers savants du passé, chinois ou occidentaux. Il comprend que les variations apparemment capricieuses du calendrier sont liées au comportement chaotique d'un système solaire à trois étoiles, et soupçonne que le jeu est fondé sur une réalité physique.

Le contexte de ce roman est suffisamment différent, je crois, pour justifier cette longue description. On se doute que le jeu signifie plus qu'un simple jeu, et bientôt entrent en scène des extra-terrestres trisolariens que le désespoir a rendus aussi impitoyables que déterminés, et leurs relais sur Terre, décidés à trahir l'humanité elle-même. Wang Miao les combattra, aux côtés du

10. Par Ken Liu, sino-américain, auteur de SF, cf. la chronique suivante et *Forever Magazine*.

commissaire Shi Qiang, surnommé Da Shi, un homme dont la brutalité ne lui avait de prime abord inspiré que de la répulsion.

Il est difficile de se faire une idée sur ce livre. La narration est souvent brutale, ne s'embarrasse pas de description ou de sentiment, ou quand elle les évoque, le fait avec sécheresse. Mais le parti-pris de la traduction a été de respecter le style d'origine : les habitudes chinoises en la matière ne sont pas, semble-t-il, les nôtres.

La conception de la SF que reflète le livre semble aussi pour nous relever d'une autre époque : on trouve ici des trésors d'imagination spéculative dans le domaine des sciences physiques, mais les trisolariens sont d'une totale agressivité, les humains qui luttent contre eux justifiés dans tous leurs choix, le premier signe d'une attaque contre l'humanité est une attaque contre la science elle-même... menée par des gens qui ressemblent à un ramassis d'écologistes fanatiques, au point de souhaiter l'extinction de l'humanité. Contre ces traîtres à leur espèce, les méthodes musclées de Da Shi se retrouvent une justification ; si c'était de la SF américaine des années 1950, on la qualifierait de maccarthiste !

Je ne sais pas dire ce qui relève ici d'une perspective chinoise, ou d'un stade plus primitif que connaîtrait la SF chinoise, et qu'elle pourrait dépasser avec le temps. Chinoise assurément est cette division de la longue histoire des Trisolariens en périodes calmes et périodes troublées — pour des raisons strictement physiques ici — et l'obsession des dirigeants à découvrir la martingale de la mécanique céleste m'évoque cette idée du « mandat du Ciel » qu'un empereur légitime est censé détenir. Le point de vue du livre sur les problèmes écologiques est aussi plus nuancé qu'il peut sembler à première vue : si des personnages comme Ye Wenjie ou Mike Evans se passionnent pour l'écologie, c'est pour avoir été témoins de près des ravages causés par leurs contemporains respecti-

vement communistes et capitalistes durant les années 1970.

Le livre manifeste une foi œcuménique en l'humanité, avec des officiers de tous les pays du monde luttant contre les Trisolariens aux côtés des Chinois. Son positionnement politique est prudent, voire contradictoire, puisqu'il critique avec la dernière vigueur la Révolution Culturelle, mais élève au rang de héros Da Shi, qui représente assez clairement la police politique, dans un contexte proche de notre époque. Disons que l'auteur est prudent, et qu'il se contente de mettre en scène des révoltés qui luttent jusqu'à la mort contre une dictature militaire... dans le contexte trisolarien. Ce qui semble sûr, c'est que Ye Wenjie a appris à mépriser l'humanité durant la période de la Révolution Culturelle (où elle a vu sa mère dénoncer son père, avec pour conséquence la mort de ce dernier) et de l'exil à la campagne, durant lequel elle est condamnée à un travail aussi inutile que dégradant. Nous sommes, semble suggérer l'auteur, dans une de ces périodes calmes qu'il convient de préserver, et ne contestons pas à l'empereur le mandat du Ciel. Reste à savoir ce qui sortira des deux tomes suivants de la trilogie (car, inévitablement, c'en est une).

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Ken LIU
***L'Homme qui mit fin
à l'Histoire***
*(The Man Who Ended
History :
A Documentary)*

Le Béliar', « Une Heure lumière »
n° 6, août 2016, 112 p., 8,90 €

À deux pas d'aujourd'hui, dans un futur proche où deux scientifiques ont mis au point un procédé permettant de visiter le passé, des personnes concernées par cette invention témoignent de son intérêt et de ses dangers.

L'Homme qui mit fin à l'histoire est un texte bref, qui correspond parfaitement aux impératifs de la nouvelle collection « Une Heure lumière ». C'est également un récit intense qui offre à Ken Liu, romancier américain d'origine chinoise, la possibilité de revenir sur des heures noires de l'histoire. Grâce à cette étrange machine à remonter le temps inventée par les professeurs Evan Wei et Akemi Kirino, il est en effet possible d'explorer le passé et l'un des premiers lieux/époques visités est la Mandchourie occupée par les troupes japonaises, en 1940. Il s'agit plus précisément de la ville d'Harbin, là où la sinistre Unité 731 se livrait à d'impensables expérimentations sur des prisonniers chinois qui provoquèrent la mort de plusieurs milliers d'innocentes victimes. Le récit de Ken Liu met en lumière ce « détail de l'Histoire » comme diraient certains, dont l'atrocité rivalise avec les expériences des médecins nazis dans les camps de concentration, le secret en plus. En effet, il a fallu attendre les années 1980 pour que les terrifiantes exactions de l'Unité 731 commencent à être évoquées et officiellement reconnues en 2002.

À ce témoignage poignant, le romancier ajoute une dimension presque philosophique puisque le système inventé par Wei et Kirino a l'inconvénient d'être à usage unique. Le voyageur temporel qui plonge ainsi dans le passé ne peut qu'observer les événements, sans aucune possibilité d'interférer, une seule fois. Chaque visite en un instant de l'Histoire interdit toute nouvelle exploration, créant le risque de faire disparaître le moyen de recueillir et de conserver les preuves d'actes aussi terrifiants que ceux perpétrés par l'Unité 731.

Depuis *World War Z* de Max Brooks (Calmann-Lévy, 2009), la narration par compilation de témoignages, à la manière des documentaires a démontré toute son efficacité dans la littérature de genre. C'est cette technique qu'utilise Ken Liu dans *L'homme qui mit fin à l'histoire* pour ouvrir la conscience de ses lecteurs.

—Philippe Paygnard

Fantastique et Science-Fiction

Henry Lion OLDIE
La Malédiction

Lingva, février 2017, 102 p., 14 €

Recueil établi et traduit du russe par
Patrice Lajoie et Viktoriya Lajoie.

Pendant longtemps, la seule référence de littérature de genre soviétique disponible sous nos contrées était limitée aux œuvres des frères Arcadi et Boris Strougatski (*L'Arc en ciel lointain*). Depuis cette lointaine époque, les évolutions culturelles et politiques ont permis à de nombreux éditeurs français, petits ou grands, d'aller à la découverte d'autres auteurs et créations littéraires issus de l'immensité de l'ex-Union soviétique.

Les éditions de L'Atalante publient ainsi les romans post-apocalyptiques du romancier russe Dmitri Gloukhovski (*Métro 2033*), tandis qu'Albin Michel fait

découvrir la *fantasy* urbaine du Kazakh Sergueï Loukianenko (*Night Watch – Les Sentinelles de la Nuit*). Pour leur part, les bordelaises Mirobole éditions ont traduit les livres ou nouvelles des auteures russes Anna Starobinets (*Je suis la reine*) et Yana Vagner (*Le Lac*), ainsi que du Moldave Vladimir Lortchenkov (*Des mille et une façons de quitter la Moldavie*) récemment récupéré par Agulo Éditions. Et la liste de cette discrète invasion littéraire est loin d'être exhaustive. Le point commun de tous ces écrivains est de laisser transparaître dans leurs différents travaux cette âme slave si caractéristique, cette douce mélancolie, ce léger défaitisme et cette rébellion qui couve. L'autre similitude de toutes ses œuvres est qu'elles sont toutes écrites en russe.

L'âme slave est bel et bien présente dans les cinq textes proposés par Lingva dans *La Malédiction*, recueil de nouvelles du bicéphale auteur ukrainien Henry Lion Oldie alias Dmitri Gromov et Oleg Ladyjenski.

Et si ce recueil donne une impression de déjà-lu, c'est parce que quatre des cinq nouvelles proposées ici ont été publiées précédemment dans les pages de la revue *Galaxies* ou bien dans celle de l'anthologie *Dimension Russie* de Rivière Blanche.

La plus slave des cinq textes est très certainement le premier de l'ouvrage, « Relève-toi, Lazar », qui conte les mésaventures de Lazar Petrovich Ostimski, une histoire de magie et de marché noir des sentiments qui vaut par son ambiance.

La moins slave des nouvelles de ce recueil est la suivante puisqu'elle entraîne ses personnages principaux, Eddie McGrave, le Binoclard et Noiraud, ainsi que ses lecteurs dans « Le Huitième Cercle du métro », une infernale et mortelle version futuriste des jeux télévisés mâtinés de télé-réalité.

Dédié à Roger Zelazny, « Viens me voir dans ma solitude » est un superbe texte fait de nostalgie dont le narrateur est un batelier solitaire qui attend en vain que

quelqu'un sollicite ses services. Cela n'arrive plus depuis longtemps, car tous ont déjà franchi cette rivière qui ressemble tant au Styx.

C'est une sorte d'hommage au « Corbeau » d'Edgar Poe qu'exprime sans retenue « Nevermore », un autre récit post-apocalyptique du duo Henry Lion Oldie.

« La malédiction », qui donne son titre et vient clôturer ce recueil, entraîne les lecteurs dans un monde où la magie et les sortilèges font partie du quotidien. Dans cet univers bien différent du nôtre, le malefactor Serafim Nexus enquête sur la mauvais sort qui frapperait le village de Clair-comme-bonjour. Cette malédiction serait la seule et unique lancée par Nikhon aux cheveux blancs il y a cent ans. L'amour qui était au centre de la première nouvelle de cet ouvrage prend une tout autre dimension dans ce récit.

Fantastique, science-fiction, *fantasy*, tels sont les mauvais genres abordés à travers les cinq textes qui composent *La Malédiction*. Ils permettent ainsi de retrouver cette tonalité si différente que peut avoir la littérature slave qu'elle soit ukrainienne comme ici sous la plume d'Henry Lion Oldie ou bien russe. Le dépaysement est définitivement assuré.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

**Stéphane
PRZYBYLSKI
Club uranium
(Tétralogie des
origines – 3)**

Le Béliat, juin 2016, 620 p., 22 €

Troisième épisode d'une machine remarquablement huilée, qui fait se demander si le plaisir des rebondissements et de la nouveauté est ou n'est

pas plus grand que celui de la répétition des schémas, de la perpétuation des modèles et, pour le lecteur, de la reconnaissance d'événements historiques. En tout cas, ça marche et l'épaississement de volume en volume ne nuit pas à l'appétit. Côté faits historiques, on notera l'équipée de Rudolph Hess en Grande Bretagne, le coup d'état des partisans de l'Axe contre les Britanniques à Bagdad, et la liquidation de Reinhard Heydrich par la Résistance tchèque (un peu schématique toutefois, mais parce que j'attendais des choses du côté de l'actuel café des parachutistes – souvenir d'une visite à Prague). Côté modèles, l'auteur continue de brouiller les pistes, sans pourtant de complaisance – de fait, s'il est rappelé que des gens tout à fait honorables (selon des normes admises) peuvent se trouver d'un superlativement mauvais côté et d'assez parfaits salauds du bon, d'une part les premiers sont devenus des francs-tireurs, et d'autre part parmi les seconds, ceux qui sont les réprouvés d'entre les réprouvés (en clair, une version locale, réduite mais *trash*, des treize salopards) gardent une épaisseur humaine manquant à ceux qui les manipulent ; enfin, même les envahisseurs extra-terrestres ne sont pas un bloc compact, pas plus que les humains. En gros, l'ancien compagnon/garde du corps de Hitler semble s'être mis définitivement à son compte, des Américains (et d'autres) sont prêts à collaborer avec les envahisseurs extra-terrestres aux perspectives franchement génocidaires, et les premiers explorateurs envoyés par ces derniers sont, eux, convertis à l'idée d'un métissage assurant à la fois leur implantation et la survie de l'espèce humaine, à laquelle le lecteur peut être attaché, le susdit garde du corps pouvant d'une certaine manière être la préfiguration de ce projet. On ajoutera une profusion de décors, Irak comme d'habitude, Egypte, port somalien, New York, Angleterre, Nevada, Berlin, Miami... de quoi d'ailleurs rendre inacceptablement coûteuse toute tentative d'adaptation audio-visuelle, à laquelle

pourtant tend la série toute entière. Et des épisodes répétitifs parce que racontés de différents points de vue, par des gens qui, même s'ils ne sont pas toujours humains, ne peuvent pas tout savoir. Le tout sur fond d'une gigantesque partie de cache-cache ou de course aux trésors. Les ficelles sont là, à n'en pas douter. Mais on en redemande (moi en tout cas). On se perd parfois un peu, non dans les personnages ou les lieux, mais dans les dates, du fait d'une circulation chronologique entre les deux après-guerre, même si l'essentiel se déroule pendant le Second Conflit mondial – mais ce n'est évidemment pas plus piégeux que *Rêves de gloire*, les lieux et dates sont indiqués en début de sous-chapitre dans la tradition du thriller historique, et si emporté par la lecture on se sent parfois quelque peu perdu, si on se demande soudain non pas où on est mais quand on est, il suffit de revenir un peu en arrière : après tout, le lecteur jouit assez d'une position de supériorité (au moins apparente) par rapport à la plupart des personnages, puisqu'il a le point de vue de tous et sait donc ce que chacun ne sait pas, pour accepter que l'auteur manifeste ainsi parfois qu'il reste seul maître du jeu – il le manifeste aussi tout de même par quelques franches surprises, dont la finale, à l'avant-dernière ligne, apparemment contradictoire avec ce qui a été lu à peine quelques pages plus tôt, contradictoire aussi avec l'histoire que nous connaissons, et plus efficace pour donner envie de lire la suite que le suspense très classique sur lequel se finissait le deuxième volume. Vous verrez bien.

Dernière chose tout de même – une double inquiétude politico-historique. D'une part il manque un joueur, quelque part à l'est, tout juste évoqué parce qu'il résiste du côté de Stalingrad et interdit une expédition allemande vers l'Irak par le nord, et aussi sous les espèces d'une belle espionne : je me demande si l'on verra pointer les moustaches de Staline dans le quatrième volume : après tout, après des couvertures utilisant les

drapeaux nazi, britannique et, ici, américain, celui de la feu URSS ne serait pas illogique. D'autre part, on semble s'acheminer vers un assez méchant complotisme anti-occidental, avec « élite » cooptée par les « fraternités » universitaires, et défense des intérêts matériels consolidés, y compris au détriment de l'humanité entière – je ne dis d'ailleurs pas qu'une version plus réaliste, sans extraterrestres invasifs, ne fait pas plus que titiller d'aucuns. Peut-être n'est-ce d'ailleurs qu'une fausse piste, ou plus exactement une réalité cachant encore d'autres tiroirs sous d'autres faux-semblants, comme l'auteur excelle à en emboîter : on verra bien avec le quatrième volume. En tout cas, il me semble y avoir de quoi dévorer, et attendre le dit volume, qui logiquement devrait être le dernier, du moins si l'on prend plus au sérieux « tétralogie » que « des origines ».

—Eric Vial

Science Fiction

Olivier SILBERZAHN
Journal d'un nageur
de l'ère post-Trump

Maurice Nadeau, mars 2017,
 158 p., 14 €

C'est sans doute le titre plus que l'illustration de couverture qui vous tirera l'œil. En tout cas si vous prenez la décision de lire ce court roman, lisez-le dans les meilleurs délais. Pourquoi ? Parce que le *Journal* commence en mai 2017 et que ce n'est pas très loin... Vous avez deviné : l'action concerne la France. L'auteur comme le héros travaille dans l'informatique à un haut niveau (cela explique la présence en fin de volume d'un Glossaire Cyber-Politico-Natatoire). Schématiquement le roman se présente de la façon suivante : une leçon de natation, un cours sur l'évolution du monde à partir de la victoire de Donald Trump et de celle de

Marine Le Pen aux élections présidentielles. On prendra vite conscience de l'importance de la natation aux yeux du héros pour se détendre et éviter un trop gros stress. Vous l'avez compris nous sommes dans un roman de politique-fiction qui commence en mai 2017 et s'achève en avril 2025. Peut-être vous souvenez-vous d'un temps où les auteurs qui désiraient critiquer la façon dont leur pays était gouverné étaient contraints d'inventer, « d'imaginer », des pays fort proches du leur... Là Olivier Silberzahn n'invente rien ou presque, il se contente de justifier un certain avenir en analysant le passé et le présent pour en mettre en évidence les causes et les raisons de ce qu'il imagine. Peut-être serez-vous obligés, si vous le lisez, de lever de temps en temps les yeux de votre lecture pour vérifier à quelle « époque » il situe ce qu'il raconte. L'analyse économique semble juste et le regard sur le terrorisme tout aussi aigu. Bien sûr le héros est un cadre qui dispose des moyens de s'informer, mais il semble surtout guidé par le simple désir de survivre. On peut se permettre de lui trouver un petit côté cynique et je ne crois pas que l'auteur nous en veuille.

Attention ! nous ne sommes pas dans une politique-fiction avec héros redresseur de situation et fin heureuse. S'il ne nageait pas, le personnage principal sombrerait comme les autres. Je pense que ce qui le sauve c'est son égoïsme et sa solitude forcée. Le monde démondialisé qu'il nous propose est bien loin de celui imaginé par le provocant auteur de *Soumission*, mais très sombre pour autant.

Attention ne zappez pas le glossaire il peut vous servir à regarder le monde autrement qu'à travers le filtre de votre télévision...

—Noé Gaillard

Essai

Jean VIVIÈS
Revenir/Devenir -
Gulliver ou l'autre
voyage

Rue d'Ulm, « Off-Shore »,
septembre 2016, 144 p., 15 €

Nous connaissons tous Gulliver. Pour beaucoup d'entre nous, nous croyons le connaître du fait d'une double page dans un album de contes, d'une lecture d'enfance, voire d'un dessin animé. Ceci même si nous le reconnaissons comme un ancêtre de ce qui nous intéresse ici, ou de ses abords, de l'entre-deux cher à Francis Berthelot des littératures légitimes et de celles de l'imaginaire (supposées illégitimes) – s'il en était besoin cet ouvrage confirmerait d'ailleurs l'apparemment, en mettant sur la piste d'analyses par Orwell et Borges, d'une édition du texte par Asimov, d'une lecture par Wells, d'une autre évidemment bien antérieure par Voltaire qui, même s'il a trouvé les *Voyages* trop longs, s'en est inspiré pour son *Micromégas* – côté franchement légitimes ou supposés tels, sont rappelées les références dans *Les Bijoux indiscrets* de Diderot, chez Dostoïevski ou Joseph Conrad ; en sens inverse, l'ombre de Lucien et de *L'Histoire véridique* est présente, avec entre autres la rencontre d'Homère, autre base de nos imaginaires, soustrait à l'au-delà, mais muet.

Le même ouvrage, qui est largement une concaténation d'articles comme bien des romans de « l'âge d'or » de la SF l'étaient de nouvelles, ouvre d'autres pistes. Sur l'écriture, le pastiche des récits de voyage très répandus à l'époque, les effets de réels nés du paratexte, des titres et commentaires, les pastiches successifs de styles différents, « conte philosophie, aventure picaresque à la Lazzarillo ou extraordinaire à la Cyrano de Bergerac,

allégorie politique, documents juridiques, utopie ou dystopie, satire ménipée, livre pour enfants, style héroï-comique, parodie de compte rendu scientifique, etc » (p. 31). Sur le parallèle et le dialogue polémique avec Robinson, jusque dans des détails soulignant des inconséquences de De Foë, mais aussi dans le contrepied global des retours (thème chronique du volume) si facile chez ce dernier, fort difficile chez le marin qui l'inspira, catastrophique chez Gulliver qui ne supporte plus les humains, et dans le refus voire le sabotage du roman d'apprentissage puisque le héros-narrateur, chirurgien qui ne soigne personne, puis marin calamiteux allant de naufrage en naufrage, non seulement se déconstruit plutôt, s'effondrant *in fine*, mais n'est pas pourvu d'une cohérence psychologique minimale, est « tour à tour polyglotte et sot, prétentieux et craintif, espiègle et raisonneur » (p. 89), et de plus, alors qu'il est supposé tout raconter au terme de son quatrième et dernier voyage, livre des histoires strictement séparées les unes des autres, sans allusion les unes aux autres alors que de véritables perches se présentent régulièrement, et sans que rien ne reste d'un épisode à l'autre (le puissant géant face aux Lilliputiens devient ainsi un petit animal traqué devant se défendre quand il est lui-même un nain) alors que chacun a ses effets sur l'état d'esprit au retour immédiat (tous les humains semblent des nabots juste après ce même deuxième voyage), et surtout sans que rien ne viennent laisser présager l'état psychologique final – la misanthropie radicale et même la folie dans lesquelles il est supposé écrire : si l'on ne veut pas que cet éclatement psychologique qui fait de lui un miroir des circonstances et de ses rencontres puisse résulter d'une maladresse, il faut y voir un refus radical d'une forme de modernité. D'autres remarques se situent du côté du jeu de mots plus ou moins lacanien, avec quelques facilités en ce qui concerne l'île de Laputa (mais l'auteur nous épargne d'autres considérations sur Lilliput), mais des choses plus

intéressantes sur un *Gull-ever* « toujours dupe », ou l'écurie (*stable*) dans laquelle il se réfugie in fine et qui est, de fait, le seul lieu stable pour lui.

Sans doute plus intéressantes pour l'amateur de voyages extraordinaires, d'exotisme imaginaire et (disons-le) de science-fiction, sont les considérations sur l'usage des mots et de langages inventés, dont des unités de mesure. Et encore davantage celles sur le totalitarisme du pays des chevaux intelligents, les Houyhnhnms : représentants supposés d'une rationalité totale, ils sont montrés avant tout comme ceux d'une unanimité automatique, dont Orwell a dit qu'elle était le stade supérieur du totalitarisme, avec par ailleurs une pression de tous sur l'individu (on aurait pu y voir une prémonition de la critique tocquevillienne, libéral-conservatrice, de la Démocratie en Amérique) qui se manifeste en particulier lorsqu'il s'agit de bannir Gulliver : la rationalité absolue semble déboucher sur un désir de mort ou d'annihilation de l'individu, et s'y ajoute même l'autre face du totalitarisme, non plus l'unanimité fou, mais la violence absolue, les deux étant à la fois liés et antithétiques puisque la seule chose sur laquelle il y ait débat politique, une fois tous les quatre ans, est la possibilité d'extermination des Yahoos, ces animaux à allure humaine, possibilité qui ne dépasse à vrai dire jamais le stade de la velléité, même si la chasse ou la mise à mort individuelles ne constituent manifestement pas des problèmes. Viviers invite toutefois, et à raison, à éviter l'anachronisme, à se rappeler qu'il était difficile de penser un totalitarisme réel dans le cadre de l'État élémentaire et faible de l'époque moderne, et à ne pas faire comme si Swift avait écrit après la Shoah – et il ajoute que le débat quadri-annuel qui n'aboutit jamais n'est pas la conférence secrète de Wannsee ; mais il n'en reste pas moins que certains détails, une fois extraits du récit où on les a volontiers oubliés, sont glaçants, d'autant que c'est bien Gulliver, et non pas un cheval pensant, qui fabrique des

chaussures et un canoë en peau de Yahoo, avec une préférence annoncée pour celle des enfants, sans avoir à expliciter qu'il les tue – on pourra toujours prétendre y voir un anti-« spécisme » radical... Dernière remarque ici, renvoyant moins à la science-fiction qu'au fantastique selon feu Todorov : est indiquée l'impossibilité absolue de savoir si, au terme du livre, Gulliver est fou ou non, et d'une certaine façon si les voyages ont bel et bien été effectués ou s'ils n'ont eu lieu que dans sa tête, s'il a tout inventé tel l'Ulysse réécrit par Jean Giono dans *Naissance de l'Odyssee* : on sait l'intérêt personnel de Swift pour les problèmes psychiatriques, et est souligné l'ambiguïté du titre, le fait que le personnage principal n'est nommé qu'alors et jamais dans le récit, bref que Gulliver peut être ce personnage, ou simplement un auteur supposé d'un livre originellement anonyme.

D'autres pistes sont ouvertes dans ce court volume, et on ne peut les indiquer toutes. Mais de façon générale, on a là une invitation à relire, et le plus souvent à lire, un « classique » parqué indument, et moyennant expurgation, du côté d'une littérature supposée enfantine – peut être parce qu'il est de bien des façons dérangeant.

—Eric Vial

Fantastique et Science Fiction

Joëlle WINTREBERT

Les Enfantômes

Actusf, «Les 3 Souhais», février 2017, livre numérique, 5,99 €

Joëlle Wintrebert, auteur de fantastique ? Elle est, à juste titre, bien plus connue pour ses œuvres de science fiction. Pourtant, les spectres qui font leur apparition ici ne datent pas d'hier – certains des textes les plus anciens étaient parus dans la série d'anthologies

Territoires de l'Inquiétude (années 1990), et aucun n'est inédit.

A vrai dire, les trois quarts du recueil, en nombre de pages, relèvent de la SF — que le contingent blouse-blanche-et-règle-à-calculs des lecteurs de *KWS* soit rassuré ! Les fans de Wintrebert noteront toutefois qu'il reste nombre de ses nouvelles à ne pas avoir été réunies en recueil, comme on peut le voir sur l'utile page web officielle de l'auteur. On suit ici un fil conducteur : le tome est consacré aux enfants — ados inclus.

Bon prétexte pour repenser au rôle de l'enfance dans la fiction. Le plus évident étant le choix de protagonistes auxquels de jeunes lecteurs puissent s'identifier, quand on écrit pour eux ; de préférence un peu plus âgés, ou capables de choses dévolues aux plus grands, car le lecteur qui grandit aime à se grandir. Wintrebert a beaucoup pratiqué cela dans ses romans pour la jeunesse, et certains des textes du recueil (« La Voix du sang », « La Fille Lune ») proviennent de supports destinés à la jeunesse. Assez peu, finalement ; ce qui n'empêche pas beaucoup de ces textes — et plutôt ceux qui relèvent de la SF — d'utiliser des protagonistes jeunes pour nous faire partager leur énergie, et leurs découvertes sur le monde qui les entoure (et sur eux-mêmes, éventuellement). C'est une des caractéristiques de la SF que de proposer des mondes, et d'en explorer les rouages, et de forcer le lecteur à les accepter par un processus explicatif, malgré ses surprises initiales.

Le fantastique, schématiquement, part d'un quotidien bien accepté, et bascule dans la peur ou l'incompréhension, effaçant le cognitif par la gomme de l'émotion. Dans ce schéma l'enfant, plus vulnérable, creuset de toutes les peurs (les siennes, et celles de ses parents) permet une plus grande intensité émotionnelle. Orson Scott Card s'est ainsi servi de ses protagonistes enfants, dans sa SF tout autant que dans des récits de *horror* comme *Lost Boys*.

Le livre, qui se conclut par cinq récits de SF, s'ouvre donc sur sept textes qu'on peut rattacher au fantastique, beaucoup plus courts. Certains restent sur les schémas du genre — l'objet maudit, par exemple, dans « L'Œil rouge du coutelier » et « Le Ciboire » ; la vengeance magique après la mort ou le martyr, dans « Les Enfantômes » ou « Bébé Tigre », à chaque fois dans des circonstances surprenantes, à chaque fois avec la conscience des maux du monde, bien au-delà des simples souffrances individuelles. Plus intimiste, « Le Miroir magique » retrace aussi un cheminement vers la mort, vue comme un autre monde à la façon du fantastique français.

Les schémas sont résolument détournés dans les deux textes où les enfants passent du rôle de victime à celui d'assassin ; « Victoire » vaut par son choix surprenant de protagonistes, son jeu sur la mémoire, et son retournement final. « La Voix du sang » bénéficie d'une accroche imparable, « J'ai tué mon père le matin du premier avril » et d'un développement d'une folie et d'une cruauté qui suffisent à ranger le texte dans la catégorie de l'insolite.

Venons-en aux récits qui s'insèrent dans le nuancier de la SF. On ne trouve plus ici d'enfants, mais des adolescents, en proie aux émois amoureux, prêts au voyage ou à la bataille. « L'Oasis » est un *thriller* du futur proche, écrit à la même époque et avec un peu les mêmes ingrédients (Afrique, biotechnologies...) que le roman *Lentement s'empoisonnent* (un ouvrage qu'il faudrait rééditer, ne serait-ce que pour ce titre qui décrit si bien notre vie). Suspense et surprise au menu.

« Les Enfants du vent », écrit pour le magazine de la région Languedoc-Roussillon à l'époque où Georges Frèche avait entrepris de la renommer Septimanie, d'où son onomastique, pourrait être de la *fantasy*, ou du *planet opera*, comme vous voudrez. Braver les interdits des adultes est une source d'excitation, tout comme braver les clichés

du genre. Vous ne serez pas déçus. « La Fille Lune » s'avance parée des atours du conte, de ces récits de sirène maritime ou fluviale où la fiancée aquatique conduit les garçons à la noyade. Mais c'est de la SF, et là aussi, apte au retournement de cliché.

Restent deux longs récits. « L'Enfant du lignage » était paru dans *Galaxies* n° 19 en 2012, à l'occasion d'un dossier Wintrebert. Comme dans *Pollen*, comme dans *Chromoville*, des événements catastrophiques du passé ont conduit au repli de l'humanité (ou d'une partie d'entre elle) dans une société réduite et réglementée, structurée entre centre et périphérie. Niall, le fils du président, trouve un carnet écrit par sa grand-mère qui raconte comment son grand-père a déclenché une pandémie. Mais il trouve aussi Aloïs, une fille qui a agencé ses découvertes et dont il tombe amoureux. Aloïs est une franc-couleur, Niall plutôt cachet d'aspirine, et pourtant ils sont cousins, ce qui amène à dévider la pelote des origines de la cité... Une bonne partie de l'intérêt du texte réside dans le récit enchâssé, l'action au présent, pourtant haletante, passe sans doute trop vite, et je suis resté fasciné par la vision esquissée du monde environnant, et frustré de ne pas l'explorer plus. On se dit qu'un roman pourrait se cacher là, qui ne déparerait pas l'œuvre de l'auteur.

La même remarque s'applique au « Don des Chimères », qui représente à lui seul le tiers des pages (virtuelles) du recueil, et avait été publié dans *Rêver 2074*, l'anthologie sponsorisée par l'industrie française du luxe. Surya Da Matha est une généticienne géniale, qui ne veut plus fournir à la société Elysium les fourrures uniques produites par les mues de cétacés intelligents avec qui elle entretient des liens affectifs. Arrive Idunn, une de ses anciennes stagiaires missionnée par Cruella DeVille, pardon, Karen Elysium, pour amener Surya à résipiscence. Tâche impossible, et pourtant Surya, et surtout ses chimères, se laissent attendrir par Thilde, fille autiste d'Idunn et seul enfant de ce récit, soit dit en passant. Le monde

environnant, dans un futur pas si lointain, est traité avec détail et la bonne dose d'ironie (pas question ici de pondre un prospectus pour le Comité Colbert), et l'intrigue est complexe à souhait, mettant en scène tour à tour les motivations des deux protagonistes.

Comme toujours, Wintrebert utilise une langue précise, voire recherchée — on éprouver un sentiment de froideur à la lecture de certains dialogues, mais ça change des modes actuelles. On regrette qu'elle soit sans doute trop occupée pour ne pas s'emparer des thèmes de certains récits pour nous sortir un roman qui déchirerait sa race¹¹, mais après tout, les créateurs réels ne peuvent se plier aux critiques chimériques !

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Forever issue 1

Revue électronique dirigée par
Neil Clarke, éditée par Wyrms
Publishing, février 2015, \$ 2.99

Forever est une revue mensuelle électronique disponible sur abonnement ou vente au numéro. Ce premier numéro est disponible gratuitement, et regroupe trois textes déjà publiés ailleurs.

Susan Palwick avec « The Fate of Mice » (paru en 2005 dans *Isaac Asimov's Science Fiction Magazine*) met en scène un dialogue, nécessairement tendu, entre une souris de laboratoire et le scientifique qui l'étudie. L'originalité, et l'humour, de la chose arrivent quand on se rend compte que la souris a des souvenirs, inexplicables, d'un peu tous les contes où figurent des souris...

« Firebrand » de Peter Watts est un exemple d'humour plus élaboré, mais aussi plus lourdingue. Une souche de

11. Je ne suis pas sûr qu'on dise ainsi, je n'ai pas sous la main mon dictionnaire de djeun'.

microbes destinée à produire des biocarburants échappe à tout contrôle, se retrouve dans les intestins humains et provoque une épidémie de combustion spontanée. C'est raconté par les employés qui ont été chargés d'étouffer l'affaire, ce qui produit une distanciation ironique — pas assez pour que je sois tombé sous le charme.

La pièce de résistance de cette édition est le long récit de Ken Liu, « The Regular » (publié récemment en français sous le titre *Le Regard*¹²). Nous avons affaire à un récit policier, qui met aux prises The Watcher, tueur en série de prostituées, et Ruth Law, détective privée, ex-policie, au passé compliqué. Jusque là, rien que de très banal. Mais le tueur, qui n'est en rien un « regular » (client régulier) de ses victimes, commet ses crimes pour un motif original : il veut récupérer les caméras enregistreuses que certaines filles se font implanter au fond de l'œil, en guise d'assurance contre des clients violents, pour utiliser, lui, les enregistrements à des fins de chantage. Pourquoi l'extraction des données nécessite-t-elle un meurtre, on peut se le demander, et Liu fournit une raison, qui me semble quelque peu tirée par les cheveux.

Ruth est certainement le personnage le plus intéressant du récit. On l'a dit, elle a été policière, comme elle a été mariée (à un autre membre des forces de l'ordre) et comme elle a eu une fille. Ses fonctions passées lui valurent d'être équipée d'un Regulator, un mécanisme au sein de son cerveau qui « maintains the levels of dopamine, noradrenaline, serotonin and other chemicals in the brain and in her blood stream. » Effet net ? Contrôlé par la volonté de son propriétaire, il lui permet de contrôler « her basic emotions: fear, disgust, joy, excitement, love. »

Le Regulator est obligatoire pour les policiers, parce que, pense-t-on, il leur permet de prendre des décisions difficiles dans des situations critiques. Mais Ruth a

choisi de ne pas écouter les conseils du Regulator un jour où sa propre fille était en danger... et ça s'est très mal terminé. Depuis, elle est droguée au Regulator, qu'elle ne débranche pratiquement plus, malgré les avertissements sévères de son médecin. Oui, vous me direz que dans un roman noir, la bouteille de whisky dans la poche de la gabardine du détective jouerait sensiblement le même rôle...

Au moment le plus tendu du récit, la question qui va naturellement s'imposer est celle de l'emploi ou pas du Regulator, et plus largement de l'utilité des émotions dans la vie humaine. Sans que les réponses implicitement apportées par Liu soient des plus surprenantes, il sait nouer les tripes du lecteur en dosant le suspense, et ajoute au mix du thriller une bonne dose de technologie imaginative.

Ken Liu reste un auteur à suivre ; et les réalisations éditoriales de Neil Clarke, au-delà de *Forever*, le magazine, sont elles aussi prometteuses.

—Pascal J. Thomas

KWS *Keep Watching the Skies*

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 4 n°s

Chèques à l'ordre de

Pascal J. Thomas,

7 rue des Saules,

31400 Toulouse, France

pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

virements bancaires, PayPal:

nous consulter.

Les numéros 1 à 78 sont

consultables sur le Web :

<http://www.quarante-deux.org>

(rubrique KWS).

12. Le Béliat, juin 2017, 112 pages, 8,90 €.